Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 6 (1885)
Heft: 11

Artikel: Bulletin mensuel : (2 novembre 1885)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-132602

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*2 novembre 1885.*[1])

M. le lieutenant **Palat** est parti de Géryville (sud Oranais), pour entreprendre, avec un Arabe et un nègre, la **traversée du Sahara;** il se propose d'atteindre Timbouctou par le Gourrah et le Touat. Il y a trois ans déjà qu'il a conçu ce plan, mais l'insurrection d'Abou-Amema dans le sud Oranais interrompit ses préparatifs. Le récent voyage de l'envoyé de Timbouctou à Paris lui a fourni l'occasion de reprendre son projet. A côté de la mission géographique et scientifique que lui a confiée le ministère de l'instruction publique, il étudiera le pays au point de vue de l'établissement d'une grande voie de communication entre l'Algérie et le Sénégal, et des moyens de diriger sur ces deux colonies françaises le courant commercial des tribus sahariennes, qui aujourd'hui suit les routes du Maroc et de la Tripolitaine.

Nous devons à l'obligeance de M. **G. Rolland,** ingénieur des mines, un résumé des observations poursuivies par lui, depuis six ans, sur le régime des **eaux artésiennes** du bassin du **chott Melrir** ou du bas Sahara algérien et tunisien, et en particulier de l'**Oued-Rir,** la grande vallée qui, descendant du sud au nord, sur une longueur de 130 kilom., aboutit au sud-ouest du chott susmentionné. Dans cette vallée, les eaux artésiennes se présentent comme une grande nappe, une sorte d'artère souterraine, qui serpente sous le sol, depuis Touggourt au sud, jusqu'à Ourir au nord, sur 100 kilom. de long ; la largeur connue varie de 4 kilom. à 14 kilom. Au centre de l'Oued-Rir, vis-à-vis d'Ourlana, elle se dédouble vers le nord. Une zone artésienne analogue, mais moins importante, règne à 100 kilom. plus au sud, sous le bas-fond de Negoussa à Ouargla. En outre, une diffusion générale d'eaux souterraines existe au centre des terrains sableux du bas Sahara, au nord duquel on a constaté des nappes ascendantes ou faiblement jaillissantes. Toutes les eaux artésiennes de ce bassin s'alimentent par les eaux de pluie et l'apport des rivières, surtout de celles qui prennent leur source dans l'Atlas, au nord, et présentent des crues annuelles. Ces eaux s'infiltrent en partie dans les sols perméables, puis descendent et se distribuent dans les formations d'atterrissement, lesquelles plongent vers

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

l'intérieur du bassin, et dont les dispositions les amènent à être ascendantes ou jaillissantes dans les régions basses. Les puits échelonnés dans l'Oued-Rir débitent ensemble plus de 3 mètres cubes d'eau par seconde, à une température moyenne de 25°,1, et ceux de la région du bas-fond de Negoussa à Ouargla, environ un mètre cube d'eau, à 24°,2.

Un correspondant de l'*Esploratore* écrit de **Bengasi** que l'attention publique ayant été attirée sur l'embarquement d'esclaves dans ce port, les autorités turques ont paru disposées à empêcher la **traite.** Mais si la voie par mer a été fermée, la route par terre n'en est que plus librement ouverte. La semaine précédente en effet, en plein jour, au vu et au su de tout le monde, deux caravanes d'esclaves nègres avaient quitté Bengasi, l'une pour Tripoli, l'autre dans la direction d'Alexandrie.

On écrit du Caire à la *Nigrizia* qu'un Grec, nommé **Anastasio Micaliciano,** parti d'Omdurman le 25 juillet, est arrivé au Caire le 16 septembre. Après avoir traversé le désert jusqu'à Abou-Dom, il passa sur la rive droite du Nil, mais en arrivant à Abou-Hamed il fut arrêté par des partisans du **Mahdi,** qui voulaient lui faire rebrousser chemin; grâce aux bons offices de deux Arabes, il fut mis en liberté. De toute la population de **Khartoum,** a-t-il dit, à peine 1500 personnes vivent encore, tout le reste a été massacré. Il estime que depuis la mort du Mahdi, il serait facile de reprendre le Soudan, que les forces de ses partisans, à Khartoum et à Omdurman, ne dépassent pas 8000 ou 10,000 hommes, fatigués d'ailleurs de la guerre; il n'y a plus ni ordre ni unité. Les rebelles ont pillé le palais du gouverneur, pour élever un tombeau au Mahdi à Omdurman ; ils n'ont pas touché aux établissements de la mission. Les sœurs prisonnières sont assez bien et s'occupent à travailler de leurs mains; elles sont gardées par les Grecs qui ont survécu au massacre, et qui veillent sur elles dans l'espoir de recevoir un jour du secours de la mission.

Aux territoires déjà précédemment placés sous le **protectorat de l'empire allemand,** à l'ouest de Zanzibar, s'est ajouté dernièrement celui de l'**Ou-Zaramo** avec le port de **Dar-es-Salam.** L'Ou-Zaramo est arrosé par le Kingani, qui débouche à la côte, presque vis-à-vis de Zanzibar. C'est une terre de hautes futaies et de plaines, que coupent çà et là des fourrés impénétrables. Les champs cultivés sont nombreux et la population est assez dense. Le sol est très fertile ; c'est un riche humus brun ou noir, présentant en quelques endroits des filons d'argile rougeâtre. Les Wa-Zaramo sont agriculteurs ; ce sont des nègres grands,

bien faits et vigoureux ; leur physionomie est sauvage ; presque tous portent des vêtements. Jadis turbulents et querelleurs, ils sont devenus plus traitables, grâce au fréquent passage des caravanes et au voisinage des commerçants de la côte. Quant à Dar-es-Salam, c'est le seul port réellement abrité qui existe entre le cap Guardafui et la baie de Delagoa. Il est profond ; quelques rochers en gênent un peu l'entrée, mais, d'après la reconnaissance qui en a été faite par des officiers de la marine allemande, il serait facile de les faire sauter, pour permettre l'entrée du port aux plus grands navires.

Le capitaine **Lissau** a fourni au *Natal Mercury* des renseignements détaillés sur une **expédition** qu'il a faite **de la côte occidentale de Madagascar à Tananarive.** Arrivé à Nosi-Vey le 27 février, il se rendit de là à la baie de Morondava [1], où il demeura 17 jours avant de partir pour l'intérieur. Porté dans un palanquin, il dut d'abord traverser, pendant deux jours, un marais de 25 kilom. de longueur, où, en plusieurs endroits, ses porteurs avaient de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture. Une fois sur terre ferme, son itinéraire le conduisit à travers des forêts percées de quelques ouvertures sur de petits champs cultivés, et où se fait remarquer surtout le *renyall,* arbre qui atteint une trentaine de mètres de hauteur, n'a de branches qu'à son sommet, et dont le feuillage ressemble à de l'argent. Il a vu de ces arbres dont le tronc avait au moins cinq mètres de diamètre ; dans l'intérieur de l'un d'eux vivait une famille entière.

Le premier endroit important atteint par l'explorateur fut Mahabo, d'où il eut à faire plus de 120 kilom. sans rencontrer un seul habitant. Il apprit cependant que ce pays a été peuplé autrefois ; mais, depuis que les Hovas en ont pris possession, les Sakalaves l'ont abandonné, préférant leur vie sauvage à la gêne de la règle imposée par les vainqueurs plus civilisés. Après avoir traversé cette contrée déserte, il arriva à Malaimbandy, ville à l'est de laquelle commencent les premières chaînes de montagnes ; puis, le terrain va en s'élevant jusqu'à 700 mètres. La première ville de ce district montagneux est Zanzeen ; mais, avant de l'atteindre, il faut traverser une jungle de figuiers d'Inde, au delà de laquelle les porteurs ont à gravir une rampe de degrés taillés dans le flanc d'une montagne presque à pic. Arrivé au sommet on aperçoit la ville susmentionnée ; elle compte 2000 habitants et a un gouverneur. A deux journées de marche se trouve Midongy, célèbre par les batailles

[1] Voy. la carte, Vme année, p. 164.

livrées entre les Hovas et les Sakalaves. A une époque antérieure, a-t-on dit au capitaine Lissau, les Hovas étaient esclaves des Sakalaves, et quoiqu'ils eussent obtenu de conserver leurs propres lois, ils devaient payer un tribut aux Sakalaves. Ce fut leur roi Radama Ier qui, après avoir reçu des Anglais des fusils pour en armer ses gens, s'avança vers Midongy et s'empara de la montagne. Pendant dix-huit mois les Sakalaves l'y tinrent assiégé, luttant vaillamment avec leurs lances contre les mousquets de leurs adversaires ; néanmoins ils furent battus, et plus de 7000 d'entre eux furent tués au pied de la montagne. Sur le sommet de celle-ci s'élève un monument de pierre, à l'endroit où furent enterrés les officiers de haut rang de Radama, morts dans la bataille. Le capitaine Lissau, qui a fait la guerre de la sécession américaine, estime que ce poste est imprenable ; un millier d'hommes pourraient le défendre contre 20,000 assiégeants.

L'expédition eut ensuite à traverser plusieurs chaînes de montagnes dont la plus haute dépasse 2300 mètres. Après avoir passé un sommet entièrement rocheux, elle descendit dans la vallée d'Ambositra, où elle trouva le premier essai de culture. Les villages sakalaves rencontrés par le capitaine Lissau étaient tous entourés de figuiers d'Inde en guise de murailles ; quelques-unes des villes étaient établies sur le sommet des collines, ce qui en rend l'attaque difficile. Ambositra a une station de la Société des missions de Londres. Au delà s'étend un plateau désert que l'on traverse en six heures, sans y rencontrer d'habitants, quoique la végétation y soit belle et qu'il y ait abondance d'eau. Il y règne cependant un froid continuel, même au milieu de l'été, ce qui explique qu'il soit inhabité. Tout ce pays est dépourvu de routes ; il n'y a que des sentiers, et le passage des montagnes est très difficile. En maints endroits il faut passer le long de précipices de plusieurs centaines de mètres de profondeur, sur des corniches qui n'ont que trente centimètres de large. Le voyage du capitaine Lissan, de Morondava à Antananarive, dura 21 ½ jours ; il n'en mit que 14 ½ pour regagner la côte.

Le *Diaro de Noticias* de Lisbonne publie des nouvelles allant jusqu'au 22 juin de l'**expédition** dirigée par MM. **Serpa Pinto** et **Cardoso.** Elle était campée à Midiriani, sur la route qui mène à Abéto et au lac Nyassa. L'eau ne manquait pas et la santé des explorateurs était bonne. Plusieurs chefs arabes ont reconnu la suzeraineté portugaise, et des mesures ont été prises en vue d'un service régulier pour la correspondance avec la côte. Le gouverneur Perry a réussi à pacifier le pays et à assurer la sécurité du commerce ; maintenant les caravanes qui appor-

tent l'ivoire affluent à la côte portugaise. Il en était récemment arrivé deux aux postes douaniers de Masimba et Quissanga. A la dernière date, l'expédition avait rencontré un nouveau lac qui, à l'époque des grandes pluies, donne naissance à une rivière qui va se verser dans le Matepuizé.

Les journaux de Lisbonne nous apportent des renseignements nouveaux sur le **pays de Sofala,** exploré par le capitaine **Païva de Andrada.** La rivière Zungué, affluent du Zambèze, sort du lac Absinta, et communique, par une série de lacs, avec le canal Mucua, au moyen d'une forte dépression de terrain, où débouchent plusieurs rivières qui viennent de la chaîne des monts Gorongozo et forment un grand lac. C'est de là que part l'Ouréma, navigable toute l'année ; après s'être réuni au Pungué, il va se jeter dans la mer sur la côte de Sofala. Le Busi, qui coule dans la vallée de Manica et près de la forteresse que les Portugais y avaient construite, est navigable sur une assez grande longueur, jusque près du confluent du Lusité. Il prend sa source dans un groupe de hautes montagnes, qui séparent son bassin de celui du Save. Celui-ci coule du nord au sud, puis tourne rapidement vers l'est, pour aller se jeter dans l'Océan Indien par de nombreux bras qui forment le delta où se trouve Chiloane.

Le *Scottish geographical Magazine* annonce, d'après le *Cape Times,* que M. **Montagu Kerr** a fait, dans le bassin du Zambèze, une expédition périlleuse dont il est cependant heureusement revenu. Il se rendit d'abord du Cap à Gouboulouwayo, résidence de **Lobengula,** roi des Ma-Tébélé, ayant avec lui M. Selous, qui avait déjà exploré ce même bassin. Lobengula lui parut intellectuellement de beaucoup supérieur aux indigènes qu'il gouverne avec un sceptre de fer, et chez lesquels il ne trouva aucune trace de civilisation. Ayant équipé son wagon, il se dirigea vers la rive méridionale de l'Hanyane ; ne pouvant la passer avec son wagon, il laissa celui-ci en arrière, et, avec 25 Mashona et d'autres noirs engagés à son service, il se mit en route à pied dans la direction de Tété, à une distance de 400 kilom. Mais ses gens craignant les tribus à l'est de l'Hanyane, il dut changer de direction, et atteignit Mchésa, ville des Mashona, au milieu d'un pays riche en fer, et dont la principale industrie est la fabrication d'assagaies. Devenu incrédule à l'endroit du danger devant lequel tremblaient ses gens, il reprit sa route vers l'est, mais sa témérité faillit lui coûter la vie. Chouza, chef des Ma-Korikori, le reçut froidement, et bientôt sa position devint si périlleuse qu'il fut obligé d'opérer une retraite en armes, sur une distance

de 65 kilom. Il atteignit ensuite une ville à 225 kilom. du Zambèze, mais tous ses gens désertèrent. Conduit par un natif, il put cependant atteindre Tété, d'où, se dirigeant vers le nord, il parvint, après 20 jours de marche, sur le plateau qui s'étend à l'ouest du lac Nyassa, à 1500 mètres au-dessus de la mer ; de là il gagna la station de Livingstonia, d'où il descendit à Quilimane par le Chiré. Le *Scottish geographical Magazine* publiera la carte et le rapport de M. Kerr sur son exploration.

Un correspondant du *Natal Mercury* lui adresse un extrait d'une lettre de **Gouboulouwayo,** qui complète nos précédents renseignements sur la mission du **major Edwards,** et sur l'**expédition des Ma-Tébélé au lac Ngami**. L'étiquette étant très stricte à la cour de Lobengula, les officiers anglais durent veiller soigneusement à ne pas l'enfreindre. Le roi est plus ou moins entre les mains de ses gens, et la foi à la sorcellerie est si forte, que tout ce que font les étrangers est regardé avec défiance. La présentation au roi fut retardée par l'absence du missionnaire, M. Hulm, qui devait servir d'interprète, afin de bien expliquer à Lobengula ce que demandaient les Anglais. Quelques années auparavant Baines, accusé d'avoir ensorcelé le pays, eut beaucoup de peine à se tirer d'affaire, parce qu'il ne put se faire suffisamment comprendre des indigènes. La sécheresse régnant sur la route de Tati à Shoshong, les Anglais prévoyaient qu'ils devraient revenir par la vallée du Limpopo. Gouboulouwayo est à 1300^{m} au-dessus du niveau de la mer ; le pays est ondulé. Après l'expédition contre les indigènes du lac Ngami, l'officier-général Lotché n'avait plus que 600 hommes avec lui, quand il se présenta devant le kraal royal pour rendre compte de sa campagne. Sa seule excuse aux reproches des Ma-Tébélé fut qu'il avait ramené le *corps d'élite,* et ne l'avait pas sacrifié inutilement.

M. **A.-J. Wookey,** missionnaire à Kuruman, a visité les stations de la Société des missions de Londres situées sur les limites du désert de **Kalahari.** Nous extrayons de son rapport publié dans le *Chronicle,* les renseignements qu'il donne sur la vie des **Ba-Kalahari.** Ils ont peu de villes permanentes, vivent en petites communautés, et se transportent d'un endroit à un autre dans certains districts bien déterminés entre eux. L'eau est très rare ; leur boisson est extraite des racines succulentes de diverses plantes, et leur nourriture consiste en baies, en racines, en gibier, et en tout ce qu'ils peuvent trouver de mangeable. Ils ont quelques chèvres, qu'ils conduisent avec eux de lieu en lieu. Leurs huttes sont de simples treillis de perches minces, plantées dans le sol en demi-cercle, et courbées de manière à se rencontrer en un

point au sommet ; elles sont couvertes d'herbe. En certains endroits, il y a des creux où l'on trouve de l'eau en permanence. Dans d'autres qui ne sont connus que des Ba-Kalahari eux-mêmes, il y a de l'eau au-dessous de la surface du sol recouverte de sable. Quand ils en sont requis, ils aspirent, au moyen d'un roseau, cette eau qu'ils rejettent ensuite dans un bol. Un voyageur ou un chasseur peut obtenir de cette manière de l'eau pour son cheval ou son bœuf. Ou bien ils conservent un grand nombre de coques d'œufs d'autruches ; quand il pleut, ils les remplissent d'eau fraîche, puis ils bouchent le trou de la coque avec un bouchon d'herbe, et les enfouissent dans le sol. Ces coques, dit-on, conservent l'eau dans d'excellentes conditions pendant des mois. Lorsqu'ils veulent témoigner à quelqu'un un grand respect ou une affection particulière, ils lui offrent de cette eau ainsi conservée. Toutefois leur fruit de prédilection est le melon d'eau sauvage, qui leur sert à la fois d'aliment et de boisson. A une distance d'un mois de voyage dans le désert se trouve la ville de Lehututung, où il y a abondance d'eau, et qui est habitée par un grand nombre de Ba-Kalahari, dont l'un a construit un temple, tient l'école et célèbre le culte. Les Be-Chuana y vont surtout pour chasser la girafe, l'élan et l'autruche, et pour faire le commerce de peaux et de plumes.

Le **Le-Souto** continue à se ressentir de l'état de désorganisation où l'a plongé la dernière guerre. La boisson en particulier y produit des effets désastreux. Pour arrêter les progrès de l'**ivrognerie,** une société de tempérance a été fondée à Morija, dans laquelle païens et chrétiens sont admis sans distinction. En outre la Conférence missionnaire a adressé aux chefs Ba-Souto, presque tous adonnés à la boisson, incapables le plus souvent de s'occuper des affaires de la tribu, et dont leurs sujets suivent l'exemple, une lettre d'avertissement pour leur ouvrir les yeux sur les dangers que le fléau de l'eau-de-vie fait courir à la tribu, et les supplier d'agir en conséquence. Chacun des missionnaires a dû se rendre auprès du chef de son district, accompagné d'une délégation de son consistoire, pour lui en donner lecture. Cette lettre n'était pas encore remise, que l'esprit des chefs changeait, à la suite d'un rêve fait par Lerotholi, dans lequel il avait vu le Le-Souto habité rien que par des blancs, et avait entendu une voix lui disant : « Voilà l'œuvre de l'eau-de-vie. » Bouleversé à son réveil, il envoya immédiatement un message à Letsié et à ses frères, pour leur demander de chasser l'eau-de-vie du pays. Enfin Mopéli, frère de Moshesh, qui habite l'État Libre, a fait au Le-Souto une visite de quelques semaines, dans laquelle il a vu

les différents chefs, et tenu des *pitsos,* pour encourager les chefs à retourner vers Dieu et à renoncer à l'eau-de-vie. — Une lettre du Lessouto nous fait craindre que les efforts des chefs pour empêcher l'importation de l'eau-de-vie ne soient rendus vains par de nouveaux troubles dans cette colonie de la couronne d'Angleterre. Le résident britannique ayant été gravement insulté par un fils de Masoupha, a écrit au haut commissaire de la reine à Capetown, qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps dans un pays où le gouvernement anglais est si peu respecté.

Nous avons eu le plaisir de voir, à son passage à Genève, M. **Hettasch** qui, après avoir travaillé pendant 27 ans au service de la mission morave chez les Hottentots et les Cafres de l'Afrique australe, retourne au milieu des **Hottentots** de la **Colonie du Cap,** pour essayer d'introduire parmi eux de nouvelles industries rémunératrices, qui leur permettent de conserver la vie sédentaire à laquelle les missionnaires avaient réussi à les attacher. Les conditions économiques de la Colonie depuis la guerre contre les Zoulous, les Ba-Souto et les Boers, sont telles que les charges fiscales prélèvent le plus net des ressources procurées par le travail ordinaire; ce qui reste au travailleur ne suffit plus à son entretien et à celui de sa famille. Pour ne parler que des Hottentots dont s'occupent particulièrement les missionnaires moraves, beaucoup d'entre eux ont dû quitter les stations sur lesquelles le travail agricole n'était plus suffisamment rémunérateur, pour se rendre à Capetown avec l'espoir d'y trouver une occupation plus lucrative, malgré les dangers auxquels les expose les vices de la capitale, en particulier l'exemple des blancs adonnés à la boisson. Pour obvier à ces inconvénients et prévenir la perte des Hottentots émigrés à Capetown, la mission leur a donné un agent spécial, M. Hickel, chargé de les visiter et d'empêcher que les liens qui les unissent à la communauté, à leurs familles et à leurs enfants demeurés à Gnadenthal, la principale station de la Colonie, ne se relâchent tout à fait. Le missionnaire susmentionné a eu souvent à constater les misères inouïes auxquelles sont en proie les indigènes attirés dans la capitale par l'espoir d'un gain illusoire. M. Hettasch est venu passer quelques mois en Europe, pour étudier la question et les moyens les meilleurs de remédier à cet état de choses. Le terrain autour de Gnadenthal et l'exposition de la vallée seraient convenables à la culture du mûrier et du ricin ; l'élève du ver à soie et l'industrie qui s'y rattache pourraient y être introduits ; mais M. Hettasch commencera par un essai de culture du ricin. L'huile qu'on en extrait peut fournir un produit dont la demande est très forte pour

les différentes usines et manufactures, pour les machines, locomotives et wagons de chemins de fer. Aujourd'hui cette huile est importée d'Europe dans la Colonie, qui la paie fort cher. Si la tentative de M. Hettasch réussit, ce sera autant d'argent qui restera dans la Colonie, et, en rendant un important service au pays au point de vue économique, la mission morave aura fourni aux Hottentots une industrie qui ramènera à Gnadenthal ceux qui végètent misérablement à Capetown, resserrera les liens de famille et rendra à ces indigènes la prospérité relative dont ils jouissaient naguère. M. Hettasch nous ayant promis de nous tenir au courant des résultats de sa tentative, nous aurons lieu de revenir plus tard sur ce sujet.

La *Tijdschrift*, publication de la Société néerlandaise de géographie, en annonçant la mort de M. **D.-D. Veth**, chef de l'expédition hollandaise dans l'Afrique tropicale occidentale, donne des renseignements qui ne peuvent que faire regretter vivement ce décès. M. Veth s'était préparé soigneusement aux observations astronomiques et aux travaux nécessaires pour dresser la carte des pays qu'il se proposait d'étudier. Il comptait se rendre d'abord de Humpata à Benguéla par Quillenguès, et faire le lever du terrain de ce district, après quoi il se serait dirigé à l'est, au delà du Cunéné, vers le territoire d'Okavango; la mort a empêché l'exécution de ce projet. Des deux compagnons de voyage de M. Veth, l'un, M. **Goddefroy**, a rapporté en Hollande des collections ethnographiques; l'autre, M. **van der Kellen,** est resté en Afrique où il étudie spécialement la faune. Les missionnaires de Huilla lui prêtent leur concours. S'il peut recevoir d'Europe des ressources pécuniaires suffisantes, il continuera l'exploration dont M. Veth était chargé.

Le journal *As Colonias Portuguezas* a publié une carte d'Afrique au $^1/_{25000000}$, avec l'itinéraire des explorateurs portugais **Capello** et **Ivens,** ainsi qu'un article sur leur voyage, d'où nous extrayons ce qui suit. Les questions qu'ils avaient à résoudre se résumaient en ceci : Étudier les relations entre les bassins hydrographiques des deux grands fleuves de l'Afrique australe, le Congo et le Zambèze, et découvrir une route commerciale directe et sûre entre les colonies commerciales d'Angola et de Mozambique. Pour résoudre ces questions, les explorateurs partirent de Mossamédès, se dirigèrent sur Huilla, et firent d'abord des études importantes dans la vallée du Cacolovar, entre ce point et le Cunéné. Ils traversèrent ce fleuve à Quitévé pour s'avancer vers l'est, par une région inexplorée jusqu'ici, dans la direction du **Coubango,**

puis ils firent une diversion vers le sud pour étudier le cours de cette rivière jusqu'à Moucousso. Ils essayèrent d'en faire le lever, mais ils furent bientôt obligés de renoncer à ce projet, par suite des difficultés que leur causèrent soit les rives de ce cours d'eau, soit la fuite d'une partie de leurs porteurs. Se dirigeant alors vers le haut Zambèze, ils traversèrent le territoire de Lovalé et atteignirent **Libonta**, sur la route que suivent les trafiquants qui, du Bihé, se rendent au Zambèze supérieur. De Libonta ils cheminèrent le long de la rive gauche du Zambèze jusqu'au confluent du **Cabompo**, un de ses principaux tributaires, dont ils suivirent la rive droite jusqu'à la ligne de partage des eaux entre les deux bassins, du Zambèze et du Congo, au delà de laquelle ils rencontrèrent les sources du Loualaba, un des affluents les plus considérables du Congo. Après avoir déterminé la position de ces sources, ils continuèrent leur exploration en suivant la ligne de faîte des deux bassins jusqu'à la résidence de Muchiri, roi de **Garanganja.** Cette partie du voyage fut des plus pénibles pour les explorateurs; éprouvés par les rigueurs de l'hiver, par la mort de porteurs succombant à la faim et à la fatigue, par la perte de marchandises d'échanges, ils furent encore contrecarrés dans leurs recherches par Muchiri qui ne voulut pas leur permettre de se rendre à Cazembé, d'où ils auraient pu gagner le Tanganyika et la station de Karéma.

Ne pouvant se diriger vers le N.-E., ils se tournèrent au S.-S.-E. vers le Louapoula, dont ils déterminèrent le cours. D'après leurs observations il y aurait lieu de le reporter à 67 kilom. plus à l'est que ne l'indiquent les cartes actuelles. Sans doute leur détermination ne repose que sur des calculs de marche d'après leurs chronomètres, la lunette astronomique dont ils avaient fait usage entre Libonta et Garanganja n'ayant pu être employée au Louapoula ; mais leurs chronomètres, auxquels ils attribuaient d'abord la différence qu'ils avaient constatée entre les cartes et leurs observations, examinés à l'observatoire de Capetown, furent reconnus être en parfait état.

Ils suivirent le Louapoula sur une grande longueur, et ils se proposaient de faire la circumnavigation du Bangouéolo ; mais il eût fallu pouvoir construire des canots, ce dont leurs porteurs exténués étaient incapables, et leurs marchandises d'échange étaient presque épuisées. Se tournant vers le sud, ils s'avancèrent dans la région inconnue qui s'étend des bords du Bangouéolo au Zambèze, afin de trouver une route qui mît en communication Garanganja avec Mozambique. Ils eurent à souffrir de grandes privations, par suite des ravages que la guerre avait

semés dans tout le territoire du Zambèze entre le Cafoué et Zoumbo ; et après avoir réussi à atteindre cette ville, ils suivirent le cours inférieur du Zambèze jusqu'à Quilimane. Ils avaient déterminé en bien des points la ligne de partage des eaux entre les bassins du Zambèze et du Congo. Quant à la voie commerciale entre les provinces d'Angola et de Mozambique, elle devrait, d'après leurs indications, se diriger de Bihé par Lialui à Zumbo par le Cafoué, puis par Tété et le Zambèze à Quilimane ; elle aurait une longueur de 3000 kilom., mais serait en grande partie formée par des cours d'eau navigables, le Loungo-e-Ungo, le Cafoué et le Zambèze. Il faudra seulement s'assurer par de nouvelles explorations spéciales quelles sont les parties de ces divers cours d'eau qui sont réellement navigables.

D'après la carte publiée par le journal *As Colonias Portuguezas,* le **Coubango** serait un affluent du Zambèze, tandis que, d'après Serpa Pinto, il serait le cours supérieur du Chobé [1], qui forme le lac Ngami, bassin fermé dans une dépression du plateau, dont la Botletlé n'emmène les eaux au Makarikari que dans la saison où les pluies tombent en abondance dans la partie occidentale du bassin, tandis qu'il lui rapporte les eaux du Makarikari lorsque les pluies règnent dans la région orientale. — La carte des explorateurs portugais présente le **Bangouéolo** comme formant deux lacs, l'un, de ce nom au nord, et l'autre au sud, le Bemba, au bord duquel est mort Livingstone. Les différences de forme données au Bangouéolo par les divers explorateurs, Livingstone, Giraud, Capello et Ivens, ne proviennent-elles point du fait que le fond de ce bassin étant très marécageux, suivant qu'il est visité à la saison des pluies, pendant que les eaux baissent, ou à l'époque où elles sont le plus basses, la nappe d'eau recouvre tout le fond du bassin, ou ne s'étend plus que sur une partie restreinte, ou même forme deux lacs distincts dans les dépressions les plus profondes du bassin [2].

Tandis qu'on attendait en Italie le retour de **Jacques de Brazza** et d'**A. Pecile,** la famille de ce dernier a reçu une lettre écrite de Madiville, le 27 juin, annonçant le départ des deux voyageurs pour une nouvelle exploration au nord de l'Ogôoué, à travers des pays inconnus, mais qui, d'après les renseignements des indigènes, seraient habités

[1] Voy. la carte, IIIe année, p. 64.

[2] A la dernière heure nous arrivent de nouveaux documents qui nous fournissent des détails plus complets sur cette expédition. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

par des populations d'humeur douce et pacifique. L'état excellent de leur santé a engagé les voyageurs à entreprendre ce nouveau voyage pour compléter leur mission scientifique. Dans une lettre précédente, M. Pecile annonçait que leur retour en Italie avait été retardé par l'emballage de soixante caisses destinées à l'Europe. Ils attendaient à Madiville le départ d'un convoi pour le bas Ogôoué, et l'arrivée du comte Pierre de Brazza, qui devait remonter l'Ogôoué avec deux cents hommes du Loango destinés au service des stations de l'intérieur.

La *Epoca,* de Madrid, annonce que M. **José Montes de Oca,** commandant de la station navale de Fernando-Po, a fait un voyage aux îles Elobey, d'où il a passé sur le continent et a remonté la rivière **Muni,** puis il est entré dans le **Naya,** qu'il a parcouru jusqu'à une distance assez considérable dans de petits canots du pays. Les districts par lesquels il a passé ont tous été annexés, sur les deux bords des rivières, et des traités ont été conclus au nom de l'Espagne avec les chefs des diverses tribus indigènes. M. Montes de Oca se proposait de franchir les monts de Cristal et d'atteindre la rivière Benito ; mais comme les indigènes de la côte ne sont pas en bons rapports avec ceux de l'intérieur, ils n'ont pas osé l'accompagner, de sorte qu'il s'est vu obligé de traverser les hautes terres qui séparent le Naya de l'Outombouy pour gagner directement le Benito. M. Montes de Oca est accompagné du docteur Osario, de la Société des Africanistes, et de cinq Cubains, qui sont partis comme volontaires de Fernando-Po ; ils ont une troupe de 80 à 100 indigènes, pour transporter le matériel et les bagages de l'expédition.

Pour prévenir un de ces sacrifices humains qui accompagnent encore d'ordinaire les grandes fêtes préparées par le roi du **Dahomey,** les autorités portugaises du golfe de Guinée ont offert à ce souverain de lui acheter 1200 prisonniers de guerre qui devaient être prochainement mis à mort. Le roi ayant accepté l'offre, un navire portugais a embarqué ces malheureux et les a transportés à St-Thomas, « comme hommes libres » dit un correspondant de Lisbonne à l'*Indépendance belge,* « engagés par contrat, pour une période de trois ans, pour travailler dans les plantations de l'île ». La question des **travailleurs engagés pour St-Thomas** a déjà, à plusieurs reprises, provoqué les réclamations des philanthropes qui y voient un esclavage déguisé [1]. Dans le cas actuel, si le rachat de ces 1200 victimes fait honneur au Portugal, il importe

[1] Voy. IVe année, p. 198 et 229.

qu'il apparaisse exempt de tout intérêt national, et que le gouvernement de Lisbonne ne puisse pas être accusé de les avoir rachetés au profit de sa colonie, d'autant plus que l'argent payé au roi du Dahomey, pourrait éveiller chez d'autres chefs de cette région le désir de s'enrichir de la même manière. Il se trouverait bien vite quantité de vendeurs, empressés de fournir au Portugal, pour tel ou tel travail à faire dans ses îles, des centaines d'engagés soi-disant libres, mais esclaves en réalité. Nul doute que le gouvernement portugais ne se hâte de donner tous les renseignements désirables sur la situation réelle de ces engagés. A l'occasion de ce rachat il a été dit que le Portugal avait obtenu de pouvoir établir son protectorat sur tout le littoral du Dahomey dont le souverain abolirait la coutume des sacrifices humains. Mais il faut attendre des renseignements complets avant de se prononcer sur la portée de l'acte intervenu entre les royaumes de Portugal et de Dahomey, l'Angleterre, l'Allemagne et la France ayant déjà leurs pavillons sur plusieurs points de ce littoral.

Au congrès régional des sociétés de géographie réunies à Bergerac, M. Laplène, membre du conseil privé du Sénégal, a exposé les résultats de la construction du **chemin de fer de Dakar à St-Louis,** à travers le **Cayor.** Grâce à cette voie ferrée, le Cayor a été transformé ; l'exploitation commerciale a triplé et même quadruplé ; douze vapeurs, qui font le service de France à Saint-Louis, reviennent en Europe avec un complet chargement d'arachides. Avant le chemin de fer, les indigènes ne cultivaient guère l'arachide ; les frais de transport étaient énormes et ne disposaient guère les natifs au travail agricole ; les agents de transport étaient les Maures avec leurs caravanes de chameaux, moyen fort coûteux. Aujourd'hui, les facilités qu'offre le chemin de fer pour le transport, ont entièrement changé la situation, et développent la production des arachides dans des proportions toujours croissantes.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le ministre français de l'instruction publique a chargé le Dr Faurot d'une mission scientifique dont le centre sera Obock. De là l'explorateur étendra ses recherches en Abyssinie, au Choa et au pays des Somalis.

Pour prévenir le retour de catastrophes telles que les naufrages du *Nil* et de l'*Aveyron,* dans les parages du cap Guardafui, où règne un courant du nord au sud non indiqué sur les cartes anglaises et françaises, qui d'ailleurs ne sont pas d'accord, le Congrès des sociétés de géographie réunies à Bergerac a émis le vœu que

le gouvernement français fît faire une étude sérieuse de cette côte par une mission hydrographique.

D'après une correspondance d'Aden au *Temps*, le gouvernement anglais fait préparer à Boulhar, à l'ouest de Berbéra, des logements pour y installer une garnison de soldats indiens. Plus rapproché de Harrar que Berbéra, Boulhar sera préféré à ce dernier port, par les caravanes venant du Harrar ; c'est pour cette raison que les Anglais veulent l'ouvrir au commerce européen.

La Société coloniale allemande de l'Afrique orientale a fermé l'entrée de ses possessions au nord et à l'ouest de Zanzibar à toutes les eaux-de-vie qui ne seraient pas destinées à l'usage médical ou à des usages industriels.

M. M'Ewan, qui avait succédé à M. James Stewart dans la construction de la route entre les lacs Nyassa et Tanganyika, est mort de la fièvre.

Le *Charles Janson*, destiné au service de la mission des Universités le long de la côte orientale du Nyassa, a été remonté. Le pays est troublé par les incursions des belliqueux Angones.

Le Dr E. Holub a quitté Shoshong le 30 juillet. On craint que son voyage jusqu'au Zambèze ne soit bien difficile, l'eau étant très rare le long de la route, à cette saison, et les natifs ayant brûlé toute l'herbe des pâturages.

M. Sheppard, ancien juge dans la colonie du Cap, a été nommé administrateur des territoires be-chuana soumis au protectorat anglais.

La maison Lüderitz, qui avait promis aux missionnaires rhénans qu'elle ne débiterait pas d'eau-de-vie aux indigènes du Namaqualand et du Damaraland, a néanmoins fait arriver des barils d'alcool sur le territoire de la station de Barséba. Ses agents ont cherché à se justifier en disant qu'on s'était engagé à ne pas vendre aux indigènes l'eau-de-vie en détail, par bouteilles, mais nullement à ne pas la leur vendre en gros, par tonneaux ! Nous ne pensons pas que le Comité des missions de Barmen accepte cette réponse de casuistes, qui pourrait faire douter de la sincérité des restrictions mises par la Société coloniale à l'importation de l'eau-de-vie dans les possessions allemandes de l'Afrique orientale.

Après avoir passé quelques mois à la côte, le missionnaire Arnot est reparti pour l'intérieur avec 40 nègres, comme porteurs de ses marchandises d'échange, et un jeune mulâtre, qui sait trois des langues des indigènes et pourra lui rendre de grands services comme interprète. Il ne savait pas encore s'il retournerait chez les Ba-Rotsé, où sa présence est moins nécessaire depuis que MM. Coillard et Jeanmairet sont arrivés sur le haut Zambèze.

Le chef de Baïlounda, Kwikwi, a fait écrire aux missionnaires américains expulsés de son territoire, qu'il avait été induit en erreur à leur égard par des Portugais, et qu'il n'avait rien à leur reprocher ; il les priait de revenir chez lui et de s'établir où il leur plairait. La tromperie dont il a été la victime le rendra prudent, et les missionnaires n'ont plus à craindre le renouvellement des violences passées.

L'expédition allemande du Congo, dirigée par le Dr Wolf, a réussi à atteindre le Quango. Partie de San Salvador, elle a fait, pendant trois mois, une reconnaissance

du pays situé entre cette ville et le fleuve. Le Dr Wolf dut revenir à San Salvador, pour transporter tout son bagage à Kiamvou, avec les porteurs amenés de la côte du Loango par le Dr Büttner. Les lieutenants Kund et Tappenbeck ont remonté le Quango, avec le *Peace* mis à leur disposition par les missionnaires baptistes anglais, jusqu'aux premiers rapides, d'où il devaient faire le voyage par terre jusqu'à Kiamvou, pour s'y réunir à MM. Wolf et Büttner.

A partir du 1er janvier prochain, l'État libre du Congo entrera dans l'Union postale.

Une expédition suédoise s'organise pour le Congo sous les ordres de M. de Schwerin, professeur de géographie à l'université de Lund ; elle étudiera diverses questions de météorologie, de botanique et de minéralogie, ainsi que celle des débouchés que pourrait offrir, aux produits du Nord, le bassin du Congo.

Le Dr Lenz, chef de l'expédition autrichienne envoyée à la recherche d'Emin bey, du Dr Junker et de Casati, est arrivé au Congo.

Les PP. Augouard et Paris ont atteint la station de l'Équateur, près de laquelle ils se proposent de fonder un établissement missionnaire.

Le *Stanley* a été remonté, et devait être prêt à partir le 18 septembre, avec sir Francis de Winton qui avait l'intention de continuer sa route en amont du fleuve.

Une commission franco-portugaise a été nommée pour délimiter les colonies portugaise et française près de l'embouchure du Tchiloango. Les délégués français sont MM. Laboulaye, ministre de France à Lisbonne, le capitaine de vaisseau O'Neill et le Dr Bayol.

Le *David Williamson*, au service de la mission de l'église presbytérienne unie d'Écosse, a remonté le vieux Calabar jusqu'au point où le capitaine Beecroft l'avait remonté en 1842. L'ingénieur, M. Ludwig, aurait désiré tenter de franchir les rapides qui empêchèrent l'*Ethiope* de remonter plus avant, mais un brouillard vint recouvrir la rivière, et l'obligea à renoncer à l'exécution de son projet.

La Société africaine allemande, qui avait pris l'initiative de l'expédition de Flegel au Niger et au Benoué, a cédé à la Société coloniale allemande toutes les acquisitions faites en son nom sur ces deux fleuves, moyennant remboursement des sommes dépensées pour ces achats. La Société coloniale enverra prochainement un délégué muni de pleins pouvoirs pour prendre possession de ces acquisitions, et la Société africaine allemande mettra gratuitement le *Henri Barth* à sa disposition.

La petite canonnière transportée à Bamakou a profité de la saison des hautes eaux pour faire la reconnaissance du Niger et en dresser la carte. Elle a poussé une de ses excursions jusqu'à Segou-Sikoro, capitale du sultan Ahmadou.

Le Maroc a cédé à la France l'oasis de Figuig, qui servait de refuge aux derniers partisans d'Abou-Amena et de Si-Sliman, lors des troubles dans le sud Oranais.

Le gouvernement allemand a demandé au sultan du Maroc l'autorisation d'établir des dépôts de charbon dans divers ports marocains ; un traité de commerce entre les deux nations est en préparation.

A l'occasion du conflit hispano-allemand relatif aux îles Carolines, la *Deutsche*

Kolonial Zeitung a présenté comme base d'une entente sérieuse entre l'Allemagne et l'Espagne, l'établissement d'une station navale allemande aux îles Chaffarines, possession espagnole sur la côte marocaine; elles offrent un des meilleurs ports du littoral africain.

EXPLORATION DU KASSAÏ

Par le lieutenant Wissmann.

Nous n'avons pas encore le rapport de l'explorateur lui-même, mais nous ne voulons pas l'attendre pour présenter à nos lecteurs, d'après le *Mouvement géographique,* l'*Indépendance belge,* le *Temps,* le *Missionary Herald* et les *Geographische Nachrichten,* les faits les plus importants de ce voyage.

Ce fut le 28 mai que, laissant la station de Loualabourg [1] à la garde du charpentier Buschlag, constructeur des bâtiments et de toute une flottille de pirogues pour l'expédition, le chef de celle-ci commença la navigation qui devait nous révéler le cours du Kassaï. Le bateau en acier, le *Paul Pogge,* était accompagné d'une vingtaine d'embarcations, grandes et petites, transportant plus de 200 personnes, entre autres 48 nègres de l'Angola, engagés à Malangé, et 150 indigènes du Louba, dont 30 femmes et enfants. Pendant trois jours l'expédition descendit la Louloua, dans la direction du N.-O., sans rencontrer d'obstacles. Le quatrième jour on atteignit des rapides, par 5°, 16′ lat. S. et 21°, 50′ long. E.; le courant de la rivière étant très violent, et la plupart des indigènes n'ayant aucune pratique de la conduite des grandes pirogues, une de celles-ci chavira, et deux Ba-Louba furent noyés. Dès lors, la navigation jusqu'au Congo ne fut plus entravée par aucun obstacle, ni attristée par aucun nouvel accident de ce genre.

Le 5 juin les embarcations entrèrent dans le Kassaï qui, après sa réunion avec la Louloua, par 5°, 5′ lat. S. et 21°, 5′ long. E., prend un aspect grandiose; son cours est parsemé d'îles pittoresques, ses rives sont bordées de forêts vierges d'une végétation exubérante. Les indigènes lui donnent, dans cette partie de son cours, le nom de Zaïré. Les Ba-Kouba en occupent la rive droite, et les Ba-Chilélé la rive gauche. Les indigènes de ces deux tribus accueillirent très favorablement les blancs; chaque matin ils arrivaient en foule au camp pour

[1] Voy. p. 175-176.